



Richard Bohringer dans le taxi de Jérôme Colin : L'interview intégrale
Une émission rediffusée le dimanche 2 juin à 22h50 sur la Deux



J'adore la Belgique!

JEROME: Bonjour

RICHARD BOHRINGER: Bonjour.

JEROME : Dites-moi tout.

RICHARD BOHRINGER : Tout.

JEROME : Ah mais il faut fermer la porte d'abord et puis donner une direction. Vous voyez le petit crochet là-bas ?

RICHARD BOHRINGER : Voilà. L'hôtel Méridien.

JEROME : Dites-moi tout maintenant.

RICHARD BOHRINGER : L'hôtel Méridien.

JEROME : Très bien. Voilà maintenant vous pouvez me dire tout.

RICHARD BOHRINGER : Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise moi ?

JEROME : Tout.

RICHARD BOHRINGER : Que j'adore être ici ? Que j'adore la Belgique ?

JEROME : C'est ce que tout le monde dit.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Richard Bohringer le 2 juin sur la Deux

RICHARD BOHRINGER : C'est vrai.

JEROME : Mais personne ne vient y habiter pour autant.

RICHARD BOHRINGER : Ouais. Oh. Ben si on a un taf, oui pourquoi ne pas venir vivre quelques temps ici, c'est très plein je trouve. Il y a plein de choses. Il y a beaucoup plus de diversités et puis c'est « roots ».

JEROME : Ah, les racines !

RICHARD BOHRINGER : C'est un pays très... c'est un pays avec plein de camions, avec des nationales, qui vont loin. C'est un carrefour hein.

JEROME : C'est un carrefour.

RICHARD BOHRINGER : En cela je ne suis pas très...

JEROME : Vous aimez bien les carrefours ?

RICHARD BOHRINGER : Oui, j'aime beaucoup les carrefours. Il s'y passe beaucoup de choses.

JEROME : Vous allez croiser le diable, comme Robert Johnson, faites gaffe !

RICHARD BOHRINGER : Oh ! C'est un diable... J'aime ces rues. J'aime ces maisons l'une à côté de l'autres, même si elles paraissent de temps en temps un peu... comment dire ? Elles ont une proximité, il y a de la chaleur là-dedans. Je me vois bien avec des potes en train de taper le carton avec une lampe au-dessus de la table.

JEROME : Bruxelles, ma belle.

RICHARD BOHRINGER : Oui. C'est une ville... Dans laquelle on pourrait tourner des plans de raccord de New York. T'as pas de pognon, t'es imaginatif, tu te balades plusieurs jours dans Bruxelles et je te fiche mon billet que tu fais croire que c'est New York. Y'a des endroits. Et puis Bruxelles sous la neige. Ca fume de partout hein.

JEROME : C'est vrai.

RICHARD BOHRINGER : Ca fume de partout.

JEROME : Vous avez déjà tourné en Belgique ?

RICHARD BOHRINGER : Oui ! J'ai tourné un film mémorable, « Du sel sur la peau ». Avec Catherine Frot. Elle était inconnue encore. Et comme chef opérateur, Raoul Coutard. Ça n'a pas fait partie des chefs-d'œuvre mais j'ai pu vivre ici deux mois de suite et donc...

JEROME : Ca vous a plu.

RICHARD BOHRINGER : Oui, ça m'a plu.

JEROME : Moi je vous aime bien.

RICHARD BOHRINGER : Tous les chauffeurs m'aiment bien.

JEROME : C'est vrai ? Pourquoi ?

RICHARD BOHRINGER : Je ne sais pas, parce que je leur parle. A Paris, il n'y a pas longtemps, j'avais fait mon spectacle, j'ai pris un taxi, le mec c'était un escroqué de la vie, ça veut dire ces fameux taxis où les gars donnent 4000 euros avant de toucher un franc à eux, au proprio de la bagnole, et il m'arrête là où je lui ai demandé de m'arrêter, je vais pour le payer, il me dit non. Il me dit : « vous m'avez parlé » ! Je suis resté comme un con et il m'a dit un autre truc vachement joli, il m'a dit : « je m'appelle Mohamed, je suis égyptien ». Voilà.

JEROME : C'est votre plaisir de parler aux gens tout simplement ?

RICHARD BOHRINGER : Oui, quand je les sens seuls. Quand je sens qu'ils en ont envie mais que leur discrétion ou leur pudeur les empêche de s'exprimer.

JEROME : Et vous, on vous a parlé quand vous étiez seul ?

RICHARD BOHRINGER : Oui, c'est certainement pour ça. Oui. Il y a des fois quand on est seul on n'a pas envie de parler non plus mais, disons, quand les choses se font, comme ça, d'une façon simple.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Richard Bohringer le 2 juin sur la Deux

« Ne traîne pas trop sous la pluie ».

JEROME : Vous êtes un acteur ou vous êtes un auteur ?

RICHARD BOHRINGER : Non. Oui, j'ai commencé par l'écriture. Je suis devenu un acteur tout à fait par hasard et pas rasé. Je viens des mots.

JEROME : Mais votre métier c'est plus auteur qu'acteur ?

RICHARD BOHRINGER : Ah oui. Si tant est que ce soit un métier d'écrire.

JEROME : Mais pourquoi vous revendiquez plus le côté auteur, écrivain, que le côté acteur pour lequel vous êtes très connu ?

RICHARD BOHRINGER : Parce que je suis né avec cette passion. Et que j'ai dû commencer à écrire à l'âge de 16 ans. Et que j'ai eu beaucoup de bonheur avec l'écriture.

JEROME : Quel bonheur ? Vous pouvez l'expliquer ?

RICHARD BOHRINGER : Le bonheur du partage. Tu écris des trucs dans ton coin et puis il y a un éditeur qui te le prend et puis le truc va au lecteur et tu partages.

JEROME : Parce que là, au début de votre livre « Ne traîne pas trop sous la pluie », vous dites : je ne suis pas Rimbaud, je sais.

RICHARD BOHRINGER : Oui. Vous savez, il y a un moment dans la vie où on se dit : on va écrire le plus beau poème du monde. Rimbaud a déjà fait le boulot, donc après il faut se démerder. Moi j'écris à ma pogne, j'écris à ma main.

JEROME : Vous amenez quoi si vous n'êtes pas Rimbaud ?

RICHARD BOHRINGER : J'amène quoi ? J'amène une émotion commune.

JEROME : Laquelle ?

RICHARD BOHRINGER : L'émotion. C'est le regard de quelqu'un dans la rue, l'émotion c'est... la rencontre. Souvent, l'émotion ça part de choses qui ne sont pas extravagantes. Qui sont discrètes. Ça vous illumine un moment. Donc on met ça dans le sac à dos. Un jour on le transfère. On en fait quelque chose. Ce sont les autres qui font de vous ce que... ce n'est pas soi-même qui fait de soi, soi.

JEROME : Et les autres, a priori ils ont été un peu salauds avec vous. Vous écrivez : je n'ai pas eu d'enfance.

RICHARD BOHRINGER : Oui mais...

JEROME : Je n'ai pas tété le sein de ma mère, c'est pour ça que je suis méchant. Vous l'écrivez !

RICHARD BOHRINGER : Oui. Mais...

JEROME : Qu'est-ce que je vais répondre ?

RICHARD BOHRINGER : Non, ce n'est pas ça. Il est évident qu'il y a une chose qu'on ne peut pas remplacer, c'est ce qui nourrit l'humain avant qu'il soit humain, quand il est encore animal.

JEROME : Le bébé.

RICHARD BOHRINGER : L'odeur. La fièvre des bras.

JEROME : Votre maman elle s'est barrée tout de suite.

RICHARD BOHRINGER : Ben la pauvre oui, la vie n'était pas facile pour elle, c'est pour ça que je ne regrette un peu, pas un peu d'ailleurs, beaucoup, de ne pas l'avoir compris avant.

JEROME : Ce qui s'est passé, c'est quoi ? Vous êtes né en 42 ?

RICHARD BOHRINGER : Oui, je suis un enfant de la guerre.

JEROME : Votre papa était un officier allemand.

RICHARD BOHRINGER : Oui, donc elle s'est barrée avec lui...

JEROME : Vous aviez quel âge ?

RICHARD BOHRINGER : Je n'ai pas de mémoire d'âge.

JEROME : Vous étiez petit.

RICHARD BOHRINGER : C'était le début de ma vie, j'étais bébé.

JEROME : Et on se remet comment de ça ?



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Richard Bohringer le 2 juin sur la Deux

RICHARD BOHRINGER : Il y a des fois où je me demande si c'est bien important de s'en remettre. C'est fait. Se remettre de l'absence maternelle... Ca change au fur et à mesure des années, cette absence se transforme. Moi mon remord c'est de ne pas l'avoir transformé en positif. De ne pas l'avoir, comment dire, de ne pas moi avoir inventé le geste du fils. Mais je ne savais pas ce que c'était le geste du fils.

JEROME : Vous êtes allé la voir.

RICHARD BOHRINGER : Oui, j'ai été la voir. Je travaillais en Allemagne, j'avais loué une Mercedes, elle était dans le jardin devant la maison, je ne me suis pas arrêté, je suis passé devant.

JEROME : Pourquoi ?

RICHARD BOHRINGER : Je n'en sais rien.

JEROME : Le courage ? C'est compréhensif cela dit.

RICHARD BOHRINGER : Je n'en sais rien. Est-ce que déjà les mots à prononcer me fatiguaient déjà ? Leur vide ? Est-ce que j'étais dans un moment de non universalité ?

JEROME : Le geste du fils, comme vous dites, c'est fantastique je trouve, c'est quoi ? C'était « je t'aime » ?

RICHARD BOHRINGER : Oui.

JEROME : Vous pouvez prendre la page 49 de votre livre ?

RICHARD BOHRINGER : Oui. 49...

JEROME : Et lire de là jusque-là, vous pouvez ? En regardant ça.

RICHARD BOHRINGER : « Ma mère c'est la dernière fois que je ne l'ai pas vue. Elle était courbée vers la terre à soigner des fleurs. Je suis passé devant le bout de jardin dans ma grosse Mercedes de location. Elle ne m'a pas vu. Il pleuvait sur l'autoroute. J'ai foutu les essuie-glaces. Perdu sur une autoroute en Allemagne à ne rien comprendre de ce qu'il y avait d'écrit sur les panneaux. A perdre ma mère pour la dernière fois. Je ne l'ai jamais revue. Elle était brune. Latine. Belle, il paraît. J'en suis sûr. Maman, pardonne-moi. Et même quand j'aurai cent ans je t'appellerai maman. Je t'ai laissé vieillir sans compassion. Sans amour. Vous m'aviez volé ma jeunesse. J'aurais dû pardonner. Rien n'était vraiment grave puisque j'étais en vie. La vôtre aussi de jeunesse, elle n'a pas traîné dans le bonheur. Si j'avais voulu te prendre dans mes bras, je n'aurais pas su. Je n'ai pas voulu apprendre à t'aimer. J'ai passé des nuits à te pleurer. Cette nuit je t'aime enfin. Maman. Trop tard, dit le cafard. Fallait te décider avant ».

JEROME : Quelle plume !

RICHARD BOHRINGER : Quelle plume.

JEROME : Ah oui.

RICHARD BOHRINGER : Mais... Oui. C'est vrai, ça fait partie du côté le plus sombre de ma mémoire.

JEROME : Ah oui.

RICHARD BOHRINGER : Oui.

JEROME : En même temps vous disiez tout à l'heure... Excusez-moi, qu'est-ce que vous alliez dire ?

RICHARD BOHRINGER : Oui, j'aurais dû me dépasser. D'abord ça m'aurait rendu heureux. Elle ça l'aurait rendue follement heureuse. Elle aurait certainement vieilli avec moins de chagrin. Moi ça m'aurait rendu très heureux. J'ai pas voulu me rendre heureux non plus.

JEROME : Vous disiez tout à l'heure : je n'ai rien fait de ce drame d'enfance. En même temps vous avez tout fait de ce drame d'enfance parce que l'homme cisailé en deux, c'est lui qui écrit, c'est lui qui joue, c'est lui qui nous a fait pleurer ou fait rire, ou énerver. Vous n'auriez pas été ça sans ça.

RICHARD BOHRINGER : Ah c'est la question ! Evidemment.

JEROME : Donc vous en avez fait quelque chose.

RICHARD BOHRINGER : Oui mais je dis aussi : est-ce que l'écriture mérite... est-ce que tout ce que vous venez d'énumérer pèse vraiment quelque chose en face de ce geste non fait. Pas grand-chose.

JEROME : « Est-ce que ça vaut le coup », vous dites.

RICHARD BOHRINGER : Oui, voilà. Je ne crois pas. C'est là où est mon intime désespoir, c'est... non, je pense qu'aucun beau livre, aucun beau film ne récompense, ne remplace...



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Richard Bohringer le 2 juin sur la Deux

JEROME : Ne vaut le fait d'avoir été malheureux.

RICHARD BOHRINGER : Oui. C'est de la merde tout ça. De ne pas avoir rendu heureux aussi.

JEROME : Vous vous êtes rattrapé par après ?

RICHARD BOHRINGER : Jamais.

JEROME : Avec les autres ?

RICHARD BOHRINGER : Ah, avec les autres !

JEROME : Avec vos amis, avec vos enfants, avec vos amours ?

RICHARD BOHRINGER : Non, parce que tout devient difficile quand on n'a pas la culture du geste, de ce geste. Tout devient difficile. Je pense que je suis plus animal de temps en temps et que j'avais besoin comme les animaux, les fauves par exemple, leur mère les garde derrière le tronc pendant que leur père évoque une scène de chasse.

JEROME : Vous parlez des fauves. Moi j'ai vu un père en pleurs. Quand votre fille Romane monte sur scène, qu'elle reçoit un César pour « Les nuits fauves ».

RICHARD BOHRINGER : J'étais heureux pour elle. J'étais en pleurs pour elle, oui.

JEROME : C'est de l'amour.

RICHARD BOHRINGER : Oui, c'est de l'amour. Mais j'en ai de l'amour. Le problème n'est pas de manquer d'amour, le problème est de savoir le donner. Il y a plein de gens qui sont plein d'amour. Le problème c'est de savoir le donner. Ce n'est pas l'amour qui me manquera, c'est savoir le donner. Alors, en restant le plus naturel possible, il y a peut-être une chance.



Je n'ai pas le gène du bonheur.

JEROME : Donc histoire de dire que ce n'est pas la fin, de la merde, vous passez une partie de votre enfance chez votre grand-mère, et à l'hôpital. Parce qu'en plus vous vous chopez toutes les merdes du monde.

RICHARD BOHRINGER : Oui je me suis chopé beaucoup de merdes.

JEROME : Vous passez des années à l'hôpital.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Richard Bohringer le 2 juin sur la Deux

RICHARD BOHRINGER : En fin de compte oui, si je mets tous les séjours bout à bout oui. Je ne l'évoque pas dans ce bouquin mais j'ai eu une cécité pendant 1 an ½, j'ai eu plein de bordels physiques qui devaient, d'ailleurs, sans faire de psychanalyse à deux balles, qui devaient être des appels certainement. Des façons de m'identifier. Enfin de compte, d'exister.

JEROME : Et puis vous vous barrez à Paris. A quel âge ? Très tôt hein.

RICHARD BOHRINGER : Oui, très tôt. Je suis dans les rues de Paris à 16 ans.

JEROME : Vous y faites quoi ?

RICHARD BOHRINGER : Je maraude.

JEROME : C'est agréable. Vous maraudez quoi ?

RICHARD BOHRINGER : Oui, je maraude, je matte, des tous petits trucs, des presque riens.

JEROME : Vous êtes heureux à 16 ans ?

RICHARD BOHRINGER : Non. Mais être heureux ce n'est pas...

JEROME : Vous n'avez pas ce gêne-là.

RICHARD BOHRINGER : Je n'ai pas ce gêne-là d'abord et puis... être heureux, je ne sais pas, de temps en temps je me mets à penser, quand je vois la vie, sans aucune démagogie outrancière comme ça, quand je vois la vie, les difficultés des gens, je ne peux pas éclater de rire, j'ai une espèce de retenue imbécile...

JEROME : On ne vous a pas demandé de porter sur votre dos tout le malheur du monde.

RICHARD BOHRINGER : C'est pour ça que j'ai ajouté « imbécile ».

JEROME : Soignez-vous ! Soyez heureux ! On est là qu'une fois !

RICHARD BOHRINGER : C'est vrai qu'on est là qu'une fois. Ou alors on est déjà vieux.

JEROME : C'est une autre question.

RICHARD BOHRINGER : Ou alors on est déjà vieux. Ou alors on va revenir.

JEROME : Personnellement je n'y crois pas une minute.

RICHARD BOHRINGER : Moi non plus.

JEROME : Il me semblait bien aussi.

JEROME : Vous écrivez pour le théâtre très tôt.

RICHARD BOHRINGER : Oui, 22 ans, j'ai écrit ma première pièce.

JEROME : Vous gagniez comment votre vie à 16 ans alors ?

RICHARD BOHRINGER : A 16 ans je gagne ma vie en faisant des petits boulots, comme tous les jeunes gens. Je fais la plonge, je distribue des prospectus, je chaparde un peu. Voleur de pommes...

JEROME : Sale gosse.

RICHARD BOHRINGER : Ouais mais sale gosse... pas réellement sale gosse, non pas réellement. On survit. Survie et puis avec une espèce, comment vais-je dire, une excroissance, une tumeur qui pousse dans le ventre, qui pousse presque à penser que tout ça est normal et que ma foi c'est comme ça, puis de rebondir, de rêver qu'on deviendra le plus grand pilote de course du monde. Puis un jour on rêve d'écrire le plus grand poème, le plus beau poème du monde et ce jour-là on tombe en face de Rimbaud et avant Rimbaud...

JEROME : Mais la magie c'est qu'on écrit quand même.

RICHARD BOHRINGER : On écrit quand même.

JEROME : C'est ça la magie.

RICHARD BOHRINGER : D'ailleurs je le dis, j'ai vécu, avec de l'humour d'ailleurs, je dis j'ai vécu dans l'attente du génie, il n'est jamais venu. Juste une fleur a poussé en moi, j'ai pris la fleur et voilà tout. Ce jour-là, tu vas mieux. Le jour où tu prends conscience que le génie non...

JEROME : Mais une fleur...

RICHARD BOHRINGER : Mais une fleur...

JEROME : Le génie c'est peut-être quand vous serez mort. Vous savez, les humains ne sont pas hyper prêts à assumer les génies quand ils sont vivants.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Richard Bohringer le 2 juin sur la Deux

RICHARD BOHRINGER : Mais de toute façon, ce n'est pas le but. Le but c'est de réussir à exprimer l'état des lieux, qui ne m'appartient pas en propre, j'ai ma part mais c'est plein de milliers de parts que je croise dans les regards, que je croise dans la rue, voilà, je suis attentif.

JEROME : Je vois ça, vous avez yeux...

RICHARD BOHRINGER : Je suis attentif. Oui mes gosses m'appellent laser man.

JEROME : Oui vous avez des yeux d'aigle. Tout à fait.

RICHARD BOHRINGER : Oui, laser man.

JEROME : Ah, c'est marrant.

RICHARD BOHRINGER : J'avais un pote qui était flic et qui me disait : putain je n'aimerais pas t'avoir au cul. Je lui dis : mais pourquoi tu me dis ça ? Il me dit : mais parce que je vois, quand je suis avec toi je vois que tu me parles mais en même temps t'as vu le mec derrière, t'as vu le mec à gauche, t'as vu le mec à droite...

JEROME : Vous voyez tout hein.

RICHARD BOHRINGER : Oui, ma grand-mère disait ça. Mon petit gars il est observateur.

Le cinéma, ça m'arrive par hasard.

JEROME : Et le cinéma ça arrive comment alors ?

RICHARD BOHRINGER : Le cinéma, ça arrive par hasard.

JEROME : C'est vrai ? Comme ça !

RICHARD BOHRINGER : Oui. Comme dans les journaux à la con. Un jour t'as un mec qui t'arrête dans la rue et qui te dit : venez faire du cinéma.

JEROME : Comme ça ?

RICHARD BOHRINGER : Oui.

JEROME : Et là, le film s'appelle « La maison ».

RICHARD BOHRINGER : Ah non, ça a commencé avant. Avant j'ai fait de la figuration. J'ai été chauffeur de star. De temps en temps quand on me demandait ma profession je disais comédien. Et très sérieusement, je pensais à acteur dans le sens du pognon, dans le sens d'une vie meilleure, pas du tout dans le sens d'une vocation.

JEROME : Du plaisir de jouer.

RICHARD BOHRINGER : Non, pas du tout.

JEROME : Et vous l'avez découvert ? Ce plaisir de jouer ?

RICHARD BOHRINGER : Ca m'est arrivé oui. Pas à tous les coups. Sur scène oui.

JEROME : Au théâtre oui.

RICHARD BOHRINGER : Le jour où j'ai découvert le théâtre, la possibilité d'arpenter une scène, j'ai fait un grand pas. Parce que j'étais extrêmement timide en plus. Donc pour moi c'était impossible. J'avais des potes qui voulaient me faire faire du cinoche, me donner deux phrases dans un film, c'était 18 prises... Une horreur. De deux mots, j'oubliais un mot.

JEROME : Mais pourquoi vous êtes devenu un grand acteur alors ?

RICHARD BOHRINGER : D'abord, grand acteur, c'est les autres qui me le disent, moi...

JEROME : Moi je vous le dis.

RICHARD BOHRINGER : Moi j'ai toujours fait les choses avec beaucoup de...

JEROME : Oui mais vous avez été reconnu par le public, par vos pairs...

RICHARD BOHRINGER : Oui. Mais il y en a d'autres qui ont été reconnus que je ne prends pas pour des grands acteurs.

JEROME : Qui ?

RICHARD BOHRINGER : Donc....

JEROME : Qui ?



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Richard Bohringer le 2 juin sur la Deux

RICHARD BOHRINGER : Non, ça n'a aucune importance.

JEROME : Je rigole.

RICHARD BOHRINGER : La différence c'est peut-être que moi je n'ai jamais voulu jouer... j'ai voulu « être » plutôt que de « jouer ».

JEROME : Oui mais ce n'est pas vous Pelot.

RICHARD BOHRINGER : On n'est pas loin. J'ai marqué des rôles parce que je l'étais un peu.

JEROME : « Le grand chemin ». C'est important pour vous quand même.

RICHARD BOHRINGER : Ouais mais c'est un film que je ne voulais pas faire et c'est ma femme qui m'a dit : t'es un vrai con, moi j'y connais rien, j'ai lu l'histoire, c'est super, t'es un vrai con. Pourquoi je ne voulais pas le faire ? Parce que le mec ne me plaisait pas...

JEROME : C'était vous.

RICHARD BOHRINGER : Non, pas le personnage, mais le metteur en scène. Le truc caractériel.

JEROME : Toujours sale gosse.

RICHARD BOHRINGER : Oui, caractériel.

JEROME : Vous êtes fier ?

RICHARD BOHRINGER : De ?

JEROME : De ce film par exemple. D'avoir fait pleurer la France entière.

RICHARD BOHRINGER : Ah non, ça ne me rend pas...

JEROME : Et la Belgique avec.

RICHARD BOHRINGER : Non, je ne suis pas fier...

JEROME : Vous n'êtes pas fier ?

RICHARD BOHRINGER : Non. Je ne me suis même jamais posé la question.

JEROME : Et votre fierté elle est où alors ?

RICHARD BOHRINGER : Ma fierté, ben elle est rare.

JEROME : Si elle est rare, elle existe. Elle est où ?

RICHARD BOHRINGER : J'ai tellement été un... comment on appelle ça ? J'ai été à toutes les sauces dans la vie. Donc évidemment j'ai pas toujours été en face de moi, donc ma fierté... Ma fierté c'est peut-être d'avoir su... oh non, j'allais dire une connerie, j'allais dire d'avoir su dire non, mais en fin de compte...

JEROME : Il y a plein de choses auxquelles vous n'avez pas dit non.

RICHARD BOHRINGER : Oui. Alors donc...

JEROME : Mauvaise réponse...

RICHARD BOHRINGER : Non, fierté, c'est le don que je peux avoir de la mémoire.

JEROME : Ah !

RICHARD BOHRINGER : Oui, ça je suis assez stupéfait. Je me souviens...

JEROME : De tout.

RICHARD BOHRINGER : Oui, de tout.

JEROME : Pourtant vous ne l'avez pas ménagé votre cerveau.

RICHARD BOHRINGER : Non, c'est le moins qu'on puisse dire.

La mort ne veut pas de moi !

JEROME : Les excès, que ce soit l'alcool, la drogue... vous avez su analyser ça ou c'était juste vous et point, time, l'affaire est réglée.

RICHARD BOHRINGER : Oui, je préfère ça. Oui, plutôt que d'y trouver de la volonté...

JEROME : C'était le plaisir ? La recherche d'un plaisir ?



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Richard Bohringer le 2 juin sur la Deux

RICHARD BOHRINGER : Oh non, parce que le plaisir dans l'alcool, il y a une lune de miel évidemment où on est juste, on se bourre la gueule avec ses potes, mais il y a un moment où ce n'est plus tout à fait ça quoi. La came, le plaisir est encore plus court. La came, c'est l'absence, c'est se débîner. Donc oui j'ai certainement voulu me débîner souvent.

JEROME : Est-ce que c'était du suicide lent. Est-ce que c'était « « Leaving Las Vegas » ?

RICHARD BOHRINGER : Non puisque j'ai arrêté quand j'ai senti que... sans ça je n'aurais pas arrêté.

JEROME : Vous avez senti que...

RICHARD BOHRINGER : Oui, ça veut dire que j'ai poussé le bouchon jusqu'au point de rupture.

JEROME : Parce qu'en fait vous avez quand même chatouillé la mort de beaucoup de façons dans votre vie...

RICHARD BOHRINGER : Oui.

JEROME : Elle ne vous veut juste pas.

RICHARD BOHRINGER : Non, elle ne veut pas. Non.

JEROME : Vous êtes passé très fréquemment à côté de la mort.

RICHARD BOHRINGER : Très fréquemment, oui.

JEROME : Il y a même une fois où vous y êtes allé. En 1967.

RICHARD BOHRINGER : Oui.

JEROME : Et on vous a réanimé, après avoir été déclaré cliniquement mort.

RICHARD BOHRINGER : Oui. Le toubib m'a expliqué. Il m'a dit : vous savez, vous nous avez aidés. J'ai dit mais j'étais dans le coma. Oui, mais nous on a des gars dans le coma, ils ne nous aident pas.

JEROME : Vous avez une bonne étoile ?

RICHARD BOHRINGER : J'ai l'impression, oui. De la même façon, je peux penser aussi que de temps en temps, dans des périodes de ma vie, on m'a jeté un sort. Mais j'ai quand même, malgré tout j'ai eu quand même une bonne étoile. J'ai eu la baraka.

JEROME : Vous croyez que la mort ne veut pas de vous ? Honnêtement. Vous l'écrivez.

RICHARD BOHRINGER : Non, elle ne veut pas de moi. Parce que j'ai vraiment poussé le bouchon très loin plusieurs fois. Donc c'est moi qui ne veux pas d'elle.

JEROME : Vous aimez la vie ?

RICHARD BOHRINGER : Ah oui.

JEROME : C'est marrant parce que vous n'avez pas de fierté, le bonheur ça ne vous parle pas du tout, mais vous aimez la vie. C'est paradoxal.

RICHARD BOHRINGER : Ce n'est pas que le bonheur... c'est pas ça, c'est que le bonheur il est dans l'imperceptible. Il y a des aptitudes au bonheur. Moi je suis un mec du bonheur imperceptible. Ça veut dire... oui, c'est des tous petits trucs. C'est des tous petits instants. Il n'y a rien de... l'idée de bonheur... l'idée de bonheur elle se conjugue de tant de façons différentes, de tant... oh lalala, on ne sait jamais où on est avec cette notion de bonheur... Est-ce que c'est la naissance de ses gosses ? Oui, bien sûr ! La rencontre avec leur mère ? Oui, bien sûr ! Et puis après il y a tout le bordel, après il y a tout le reste. Après il y a ce qu'on n'accomplit pas. Est-ce que t'es un bon père ? Est-ce que t'es un bon lascar ? Ou t'es simplement un lascar tourmenté et en feu ? Est-ce que tu réponds bien aux vertus que tu voudrais bien avoir ?

L'Afrique.

JEROME : Vous avez de la culpabilité ?

RICHARD BOHRINGER : Oui.

JEROME : Vous n'avez pas le bonheur mais vous avez la culpabilité.

RICHARD BOHRINGER : Oui. Mais c'est peut-être ça qui m'empêche d'accéder à un petit peu plus... au code du bonheur.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Richard Bohringer le 2 juin sur la Deux

JEROME : Il y a du masochisme ?

RICHARD BOHRINGER : Ah ça c'est vachement... ça c'est très délicat parce que ça voudrait dire trouver du plaisir dans le malheur.

JEROME : Oui. Pas dans le malheur mais dans...

RICHARD BOHRINGER : Alors ça je ne peux même pas répondre à cette question. C'est trop enfoui. Si c'est ça, c'est trop enfoui. Parce que je peux avoir quand même une aptitude à la légèreté.

JEROME : On le sent, quand vous écrivez, c'est léger, fluide et en même temps très profond. Mais il y a ça dans votre écriture.

RICHARD BOHRINGER : Voilà, je suis percuté, Je suis souvent absent c'est vrai. Souvent, oui je suis souvent absent. Une chose m'en rappelle une autre, ou une autre m'en rappelle encore une autre mais en ça je ne suis qu'humain, je n'ai pas d'originalité particulière.

JEROME : Vous savez, en lisant votre livre, j'ai eu... ça n'a pas le vice, mais j'ai eu l'impression de lire La Trilogie.

RICHARD BOHRINGER : Ah oui ?

JEROME : Oui. « Le grand singe »...



RICHARD BOHRINGER : Ah oui, je n'avais jamais vu le truc comme ça. Ben le grand singe, moi je suis du côté de Darwin. Ça veut dire, pour moi, grand singe c'est pas du tout une parabole, une métaphore. Le grand singe il a une vraie réalité. Ce n'est pas du tout une invention. J'aime grand singe.

JEROME : Il raconte quoi votre livre ? Vous pouvez le dire en deux mots ? Trois, quatre, cinq...

RICHARD BOHRINGER : Après le combat il reste le meilleur de l'entier.

JEROME : En vingt mots alors.

RICHARD BOHRINGER : En vingt mots il raconte un combat, un combat de boxe. Quinze rounds. Debout, titubant mais debout. Il faut aller au quinzième.

JEROME : Et atteignant l'Afrique.

RICHARD BOHRINGER : Ah l'Afrique c'est... l'Afrique ça m'a donné un supplément d'âme l'Afrique. Ça m'a permis... - Chocolatier ! – Ça m'a permis de m'approcher de moi-même.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Richard Bohringer le 2 juin sur la Deux

JEROME : En quoi ?

RICHARD BOHRINGER : De faire la différence entre la sensibilité et la sensiblerie.

JEROME : Vous êtes allé quand en Afrique pour la première fois ?

RICHARD BOHRINGER : Il y a 40 ans.

JEROME : Et ? Un choc !

RICHARD BOHRINGER : Ah oui ! Mais je l'ai toujours cherchée l'Afrique. Le premier poème c'était un poème sur l'Afrique.

JEROME : Vous vous en souvenez ?

RICHARD BOHRINGER : Non parce que c'était une nouvelle. Je me souviens très bien de l'histoire mais c'était un mec poivré, à 5h du matin au bar d'un bar, avec une femme africaine avec une grosse rose accrochée à son corsage, une femme un peu forte, le mec bourré, blanc, blanc, qui dit : raconte-moi comment c'est l'Afrique.

JEROME : Racontez-moi comment c'est l'Afrique pour vous. Le Sénégal. Vous avez la nationalité sénégalaise.

RICHARD BOHRINGER : Je n'ai pas le passeport mais j'ai fait l'acte. Parce que je n'ai pas besoin du passeport. Ce que je voulais c'est l'acte. La demande, l'acceptation. Le passeport, je m'en fous.

JEROME : Mais vous êtes sénégalais.

RICHARD BOHRINGER : Je suis adoubé... L'Afrique, mais c'est l'Afrique du Sahel que... ce Sahel qui est bien malmené. Au jour d'aujourd'hui j'ai beaucoup de mal avec le Sahel parce que j'aimerais continuer à donner envie d'aller au Sahel mais le Sahel est tombé dans la main des intégristes et ce pays, ce désert du Sahel, bordé par ces Afrique, tels que le Burkina Faso, le Mali, le Sénégal, ce côté-là du Sénégal, devient tellement hasardeux maintenant, mais c'est... c'est dévastateur.

JEROME : Carrément.



RICHARD BOHRINGER : Ah oui. C'est dévastateur. On ne revient pas normal du Sahel. On ne revient pas comme on est parti. Si on a été touché évidemment. Les gens qui ne sont pas touchés du tout...

JEROME : Vous avez un village.

RICHARD BOHRINGER : Pardon ?

JEROME : Vous avez un village là-bas.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Richard Bohringer le 2 juin sur la Deux

RICHARD BOHRINGER : Oui. Mais d'ailleurs j'ai un pote belge !...

JEROME : Qui quoi ?

RICHARD BOHRINGER : J'ai un pote belge qui est peintre sculpteur...

JEROME : Qui habite là-bas ?

RICHARD BOHRINGER : Qui sculpte dans la jungle.

JEROME : Il s'appelle comment ?

RICHARD BOHRINGER : Gatien Dardenne.

JEROME : Mais enfin ! Un Belge qui sculpte dans la jungle là-bas. Et vous avez adopté un petit garçon.

RICHARD BOHRINGER : Oui... je ne l'ai pas adopté officiellement. J'en ai pris la responsabilité pendant deux années.

JEROME : Tout pour les autres, rien pour vous.

RICHARD BOHRINGER : J'ai l'essentiel moi. La connaissance. Non, c'est tout pour ma gueule aussi. J'ai tellement appris que... Et on s'aperçoit aussi qu'apprendre, il y a des fois on a l'impression que ça ne sert pas à grand-chose.

JEROME : Mais faire !

RICHARD BOHRINGER : Faire. Des actes isolés, comme ça, oui. Oui, faire. Mais j'ai beaucoup défait aussi dans ma vie. Ce n'est pas aussi simple que ça.

JEROME : Rien n'est simple.

RICHARD BOHRINGER : Non, rien du tout.

JEROME : Vous y allez souvent en Afrique ?

RICHARD BOHRINGER : Pas en ce moment. C'est comme si l'espérance, cette histoire d'intégrisme, cette histoire de cette Afrique Noire musulmane, cette histoire, ce Sahel absolument carnivore, cannibale avec les humains, abritait dans son sein des humains encore plus cruels que le Sahel.

JEROME : Vous êtes fâché.

RICHARD BOHRINGER : Ben non, je ne peux pas être fâché avec l'Afrique, ce n'est pas la faute de l'Afrique. Ce n'est vraiment pas de sa faute. Mais c'est vrai que maintenant vous parlez de l'empire du Mali, et vous dire : oh tu dois aller à Tombouctou... Ils sont au-dessus de Tombouctou. Ils sont là. Les cavaliers du diable.

JEROME : Vous faites comment pour vivre sans l'Afrique alors ?

RICHARD BOHRINGER : Oh je l'importe tellement fort !

JEROME : Elle est là.

RICHARD BOHRINGER : Oh oui, elle est là.

JEROME : Mais vous avez quoi du griot ?

RICHARD BOHRINGER : Raconter.

JEROME : Raconter les histoires.

RICHARD BOHRINGER : Raconter les histoires.

Mes plus beaux films... Léotard, Villeret, Giraudeau...

JEROME : C'est quoi les plus beaux films que vous ayez faits ? Vous qui n'êtes fier de rien.

RICHARD BOHRINGER : Les plus beaux films auxquels j'ai participé ? Il y en a quelques-uns.

JEROME : Lesquels ?

RICHARD BOHRINGER : « Les caprices d'un fleuve ».

JEROME : « Les caprices d'un fleuve » c'était avec Bernard Giraudeau.

RICHARD BOHRINGER : Oui.

JEROME : Incroyable.

RICHARD BOHRINGER : Oui, c'est un film tout à fait exemplaire. « Eloge de la différence ». Mais en fin de compte j'ai trouvé dans tous les films, même les ratés, j'ai trouvé mon salaire hein. J'ai été faire un film un jour en Inde, je n'étais pas casqué, le mec n'avait pas de ronds, rien du tout, j'ai passé 1 mois ½ en Inde, j'ai dit : les gars, je suis



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Richard Bohringer le 2 juin sur la Deux

payé ! Travailler avec les Indiens pendant 7 semaines, travailler le matin, la journée, la nuit, manger avec eux, échanger, je suis payé.

JEROME : Il n'y a pas beaucoup d'acteurs qui disent ça.

RICHARD BOHRINGER : Ouais. Parce que ce n'est plus les mêmes. Moi les acteurs dont je parle, ceux que j'ai aimés c'était des gars comme ça.

JEROME : C'est qui ?

RICHARD BOHRINGER : Léotard. Roland Blanche. Jacques Villeret. Jean-Pierre Sentier, Laurent Terzieff, Giraudeau. On se battait pour que les films se fassent. Et on était, ah, ça aussi ça a tellement changé. On n'est plus dans les mêmes eaux maintenant. Il y a des mots qui ont été inventés. Bankable !

JEROME : Il faut rapporter de l'argent pour faire des films.

RICHARD BOHRINGER : Bankable, c'est un mot qui n'existait pas. Les gars ils choisissaient une histoire plutôt qu'un film.

JEROME : Ca a vraiment changé.

RICHARD BOHRINGER : Oui.

JEROME : Et les acteurs ne sont plus les mêmes.

RICHARD BOHRINGER : Je ne les connais plus.

JEROME : C'est vrai ?

RICHARD BOHRINGER : Non.

JEROME : Vous ne connaissez pas de jeunes acteurs Français ?

RICHARD BOHRINGER : Non.

JEROME : Pourquoi ?

RICHARD BOHRINGER : Parce que je ne fréquente pas du tout le milieu.

JEROME : Est-ce qu'il y en a que vous aimez ? Que vous voyez dans les films et vous vous dites : là il y a une graine de...

RICHARD BOHRINGER : J'aime beaucoup des acteurs comme Roschdy Zem, j'aime beaucoup les acteurs maghrébins...

JEROME : Sami Bouajila.

RICHARD BOHRINGER : Oui, j'aime beaucoup les acteurs maghrébins, je les trouve très habités. Il y a une réalité en eux qui est formidable.

JEROME : Vous aimez aussi, comment il s'appelle ? Celui qui joue dans « Taxi ».

RICHARD BOHRINGER : Oui, je l'aime bien, le personnage me touche beaucoup, donc je n'arrive pas à faire la... le personnage me touche, cet espèce de mec...

JEROME : Il a du Bohringer hein.

RICHARD BOHRINGER : Oui, à la différence, c'est que...

JEROME : Samy Nacéri.

RICHARD BOHRINGER : Samy Nacéri. La différence c'est que... oh, non il n'y a même pas de différence... Je ne sais vraiment pas comment appréhender... Parce qu'il peut dire le meilleur... Là aussi, on fait tous pareil. Dire le meilleur et faire le contraire. Mais je crois que c'est un bon mec.

Jim Morrison.

JEROME : Est-ce que c'est vrai que vous avez connu Jim Morrison, à Paris ?

RICHARD BOHRINGER : Oui. Bien sûr.

JEROME : Excellent. Comment vous avez connu Jim Morrison ?



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Richard Bohringer le 2 juin sur la Deux

RICHARD BOHRINGER : Parce qu'il y avait une boîte qui s'appelait Rock'n'roll Circus, où tous les groupes de rock'n'roll qui passaient par Paris, ou tous les musicos, on se retrouvait tous là. Et nous on ne savait pas très bien qui c'était Morrison à l'époque.

RICHARD BOHRINGER : Voilà, ce n'est pas du tout aller vers le film d'Oliver Stone hein. Jim Morrison. Mais pas du tout.

JEROME : Et c'est devenu votre pote ?

RICHARD BOHRINGER : Oui, mais comme on l'était tous, potes !

JEROME : A l'époque.

RICHARD BOHRINGER : On avait une attache particulière parce que certainement on buvait autant de bière l'un que l'autre et qu'on restait peut-être plus tard ensemble que d'autres, mais on était tous potes. J'ai été vedette américaine de Vince Taylor. Je faisais la première partie de Vince.

JEROME : Avec les Richard Blues.

RICHARD BOHRINGER : Richard Blues. C'est pour ça aussi peut-être que j'aime ce putain de pays de Belgique, c'est que je retrouve cette existentiel. The Dirty Sound. Ce truc chaleureux et en même temps indéfinissable. Il faut aller le chercher. J'aime ici ! Je me souviens, le premier voyage que j'ai fait ici, j'ai donc tourné ce film, je suis venu avec mes deux premiers gosses, ma femme, c'était formidable. C'était formidable ! Alors évidemment je n'entre pas dans la société belge dans le sens où je n'ai pas toutes les données, j'imagine bien qu'il y a d'immenses problèmes, ceci, cela, bien sûr, mais il y a... le chaudron me plaît.

JEROME : Je comprends.

RICHARD BOHRINGER : Moi je défends toujours l'humour belge. Je dis : c'est vous qui n'avez rien compris, les Belges ont beaucoup d'humour. Simplement, quand ils mettent du temps à répondre, c'est parce qu'ils sont tellement étonnés eux-mêmes de la vacuité de votre question...

JEROME : Autant que vous le sachiez.

RICHARD BOHRINGER : Ils disent : attends, le mec, qu'est-ce qu'il me dit là ? Il me prend pour une bille ou quoi ?

JEROME : On est comme ça nous, les Belges.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Richard Bohringer le 2 juin sur la Deux

Arno, Beaucarne...

JEROME : Pour séduire les femmes il faut continuer quand même à faire gaffe.

RICHARD BOHRINGER : Oui.

JEROME : Vous vous en foutez.

RICHARD BOHRINGER : Oui, un peu.

JEROME : C'est vrai ? Le séducteur s'est barré ou quoi ?

RICHARD BOHRINGER : Le séducteur il a toujours eu autant de mal que n'importe quel mec. Tiens, ça c'est un chanteur que j'aime. Lui je l'aime !

RICHARD BOHRINGER : Salut Arno ! Ça va ?

ARNO : Sois sage avec eux hein !

RICHARD BOHRINGER : Bien sûr que je suis sage.

ARNO : T'es sage ?

RICHARD BOHRINGER : Oui. Ciao.

JEROME : Salut Arno. C'est notre Arno.

RICHARD BOHRINGER : Oui, celui-là !

JEROME : Vous l'aimez bien ?

RICHARD BOHRINGER : Ah oui. Très bel artiste.

JEROME : « Dans les yeux de ma mère il y a toujours une lumière et quand je suis malade c'est elle la reine du suppositoire ». Il est immense.

RICHARD BOHRINGER : Oh ben vous en avez eu des immenses hein ! Julos Beaucarne.

JEROME : C'est mon voisin.

RICHARD BOHRINGER : Putain. J'ai tous ses disques.

JEROME : C'est vrai ? Allez !

RICHARD BOHRINGER : Allez oui !

JEROME : « Le petit royaume sans majordome », c'est chez lui. C'est beau ça hein ? Vous connaissez la « P'tite gayole » ?

RICHARD BOHRINGER : Oui mais... Ils ne me viennent pas tous à l'esprit mais... Roland Blanche, c'était un de ses meilleurs potes ! C'est Roland qui m'a raconté la vie de Julos.

JEROME : Oui, aussi des drames.

RICHARD BOHRINGER : C'est Roland qui m'avait raconté tout ça. On était venu jouer avec Roland, à Louvain-la-Neuve.

JEROME : Ah oui ! Brel, vous aimez ?

RICHARD BOHRINGER : Oui, bien sûr.

JEROME : Je suis content, pour une fois il y a quelqu'un qui cite Julos Beaucarne avant Brel. Parce que d'habitude Brel prend toute la place.

RICHARD BOHRINGER : Il y en a d'autres, ils ne me reviennent pas comme ça mais comme je vous ai dit il y a un sens du mot, il y a un amour de la langue, c'est mythique la Belgique pour un gars qui aime la route, qui aime tout ça, c'est mythique un peu.

JEROME : Est-ce que vous aimiez Mano Solo ?

RICHARD BOHRINGER : Oui. Il est dans mon livre.

JEROME : J'ai loupé cette page-là.

RICHARD BOHRINGER : Mano il est dans l'Aéronef. Mano, j'ai vécu des trucs supers avec Mano.

JEROME : C'est vrai ? C'est quelqu'un que vous connaissiez, bien ?

RICHARD BOHRINGER : Oui.

JEROME : Je me suis dit qu'il y avait filiation.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Richard Bohringer le 2 juin sur la Deux

RICHARD BOHRINGER : Dont je connaissais la souffrance quotidienne.

JEROME : Vous connaissez sa chanson « Je suis venu vous voir avant de partir ».

RICHARD BOHRINGER : Oui.

JEROME : Il y a un moment où il dit carrément une chose splendide, il dit, quand il va se présenter devant Dieu, il dit : « et s'il ne voit pas que je suis un ange, et bien qu'il change de boulot ».

RICHARD BOHRINGER : Mano, il m'avait rejoint à Lisbonne, autre ville tout à fait étonnante, Lisboa, quand je faisais de la radio. Mano ! Il bouffait que de l'ananas, il ne pouvait avaler que ça. Il gerbait tout.

La Belgique est photogénique.

RICHARD BOHRINGER : Et puis le Belge il est quand même vachement... comment on pourrait dire ?... Amical !

JEROME : Peut-être bien. Par rapport au Parisien en tout cas. Je ne vais pas dire le Français...

RICHARD BOHRINGER : Parisien ! Il n'y a pas de vrai Parisien. Les vrais Parigots ils étaient super amicaux, les vrais. Maintenant c'est des nouveaux riches à Paris.

JEROME : Vous habitez à Paris ?

RICHARD BOHRINGER : Oui.

JEROME : Pourquoi ?

RICHARD BOHRINGER : Parce que c'est comme ça.

JEROME : Quelle réponse !

RICHARD BOHRINGER : Oui, c'est une réponse... moi j'habite là où ma femme a envie d'habiter. Ma femme par rapport aux gamins, aux ambitions qu'elle avait pour les écoles, un moment elle a pensé que c'était là qu'il fallait aller. Ah, tu peux tourner ici, c'est une ville photogénique.

JEROME : Oui !

RICHARD BOHRINGER : Oui !

JEROME : Il y a des beaux films qui se sont faits à Bruxelles.

RICHARD BOHRINGER : C'est une ville photogénique, moi je la trouve très inspirante. Ouais !

JEROME : Venez habiter ici, il y a de la place.

RICHARD BOHRINGER : Je trouve que si tu te tapes la traversée de Bruxelles en partant de la gare du Midi, que tu remontes l'avenue machin...

JEROME : Ici.

RICHARD BOHRINGER : Oui celle-ci... putain t'as pas assez.... Il y a des trucs à voir...

JEROME : Mais les gens, ils marchent, ils ne voient pas. Regardez !

RICHARD BOHRINGER : Il y a un vieil hôtel là sur la droite...

JEROME : Il y a un hôtel place de Brouckère.

RICHARD BOHRINGER : L'hôtel Métropolitain ?

JEROME : Oui. Le Métropole. C'est bien ça.

RICHARD BOHRINGER : C'est un bel hôtel, j'y ai habité pendant que je travaillais ici.

La notoriété.

JEROME : Et là vous êtes au théâtre.

RICHARD BOHRINGER : C'est fini là.

JEROME : C'est fini. Vous avez joué au théâtre votre livre.

RICHARD BOHRINGER : Oui.

JEROME : C'est ça ? Alors c'est quoi le concept en fait ?

RICHARD BOHRINGER : Il y avait des textes de ce bouquin, des textes des autres bouquins...



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Richard Bohringer le 2 juin sur la Deux

JEROME : Et vous lisez.

RICHARD BOHRINGER : Oui, enfin je lis, j'interprète. Je m'immerge.

JEROME : Et vous improvisez autour de vos livres ou vous restez fidèle à vous-même ? Vous improvisez.

RICHARD BOHRINGER : Ben oui.

JEROME : Vous allez venir le faire en Belgique ?

RICHARD BOHRINGER : Hein ?

JEROME : Vous allez venir le faire en Belgique ?

RICHARD BOHRINGER : Peut-être bien. Ça dépend pas de moi, je ne m'occupe pas de ça. Je devais aller dans un théâtre à Bruxelles, c'est une nana qui tient ce théâtre, elle a un théâtre à Avignon qui s'appelle « Le verbe fou », j'étais gravement malade, je n'ai pas pu...

JEROME : Vous avez fait une hépatite. La notoriété c'est quelque chose qui vous a plu ou qui vous a terriblement déplu ?

RICHARD BOHRINGER : C'est ambigu ça.

JEROME : J'aime bien si c'est ambigu.

RICHARD BOHRINGER : C'est ambigu parce que... il y a des fois on voudrait être le contraire. Pouvoir faire les choses et se fondre.

JEROME : Mais il y a des fois ?

RICHARD BOHRINGER : Puis il y a des fois quand c'est des gens comme ça, tous simples, qui sont vraiment contents de vous voir, on le sent dans le fond du truc, c'est chaud.

JEROME : Et la notion d'amour des gens ? C'est quelque chose qui a été important ? De vous sentir aimé ?

RICHARD BOHRINGER : Et comment !

JEROME : Parce qu'on ne sent plus en tant que public que c'est important pour les artistes. Vous recevez des « je t'aime » comme ça tous les jours ?

RICHARD BOHRINGER : Hein ?

JEROME : Vous recevez des « je t'aime » comme ça tous les jours ?

RICHARD BOHRINGER : Oui. Le matin de temps en temps, on klaxonne, c'est le chauffeur du bus.

JEROME : Ca fait du bien on de se sentir aimé ?

RICHARD BOHRINGER : Ah oui ! Je suis certainement moins aimé du côté des extrémistes, c'est sûr.

JEROME : Tant mieux.

RICHARD BOHRINGER : Ils me chient dessus même.

JEROME : C'est vrai ?

RICHARD BOHRINGER : Oui.

JEROME : Parce que vous avez trop ouvert votre gueule.

RICHARD BOHRINGER : Oui et puis que j'ai beaucoup de copains qui ont des prénoms et des noms de famille d'invasisseurs, comme ils disent. Et ouais. C'est la meilleure chose qui puisse nous arriver humainement puisque de toute façon comment voir l'avenir si il n'y a pas un changement fondamental des règles du jeu ? Donc... le problème c'est que dans les crises comme ça, gigantesques, qui peuvent peut-être avoir un ferment positif pour plus tard, dans une nouvelle société, le bordel c'est que c'est ceux qui ont déjà rien qui remorflent en premier. Donc pour eux ça ne s'arrête pas. C'est ça le vrai bordel. Sans ça la crise ça peut donner aux gens l'envie de partager le même plat.

Léotard, Rimbaud, Melville...

JEROME : Vous avez vu, je vous ai mis des livres et tout hein.

RICHARD BOHRINGER : Oui. Et bien oui, Conrad.

JEROME : Joseph Conrad.

RICHARD BOHRINGER : Oui, ça ! (Rire).



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Richard Bohringer le 2 juin sur la Deux

JEROME : C'est quoi ?

RICHARD BOHRINGER : C'est Rimbaud.

JEROME : C'est Rimbaud.

RICHARD BOHRINGER : C'est Rimbaud... Oh...

JEROME : De quoi ?

RICHARD BOHRINGER : « Et si, l'ayant surpris à des pitiés immondes sa mère s'effrayait, les tendresses profondes de l'enfant se jetaient sur cet étonnement ». Rimbaud, il y a une magie chez ce mec qui fait que même si tu ne comprends pas le fond, il t'apparaît paf, comme ça. Puis il y a « Les caprices d'un fleuve ». Fifi, un disque.

JEROME : Quoi ?

RICHARD BOHRINGER : Le disque de Philippe Léotard.

JEROME : Ah oui.

RICHARD BOHRINGER : « Les condamnés à vivre » de London. Herman Melville, « Le grand escroc ».

JEROME : Vous voyez, il y a des boules ici. Vous pouvez les ouvrir.

RICHARD BOHRINGER : On va ouvrir une boule. « Mais tu n'es pas le Bon Dieu toi, tu es beaucoup mieux, tu es un homme », Jacques Brel.

Dieu.

JEROME : Vous croyez en Dieu vous ?

RICHARD BOHRINGER : Non.

JEROME : Réponse ferme, définitive.

RICHARD BOHRINGER : Non. Dieu c'est fait pour faire peur aux incroyants. C'est comme les églises. ... Qu'est-ce que j'ai fait ?... C'est comme les grandes librairies tu sais, les vendeurs très... qui calculent... qu'est-ce que vous cherchez ? Dans le fond de l'œil il y a : vous allez pouvoir lire ça vous ? Car il y a des esclaves qui sont pires que leurs maîtres.

JEROME : Donc Dieu, rien. Même pas la question.

RICHARD BOHRINGER : Non, même pas la question.

JEROME : Même pas la question. Il n'y a rien au monde qui vous dit : mais pourquoi pas ?

RICHARD BOHRINGER : Non. Non.

JEROME : Deuxième boule. Donc vous n'irez pas en enfer.

RICHARD BOHRINGER : Ben non je n'irai pas en enfer. Non. « Le ciel est trop haut, la terre est trop basse, seul le bar est à ma hauteur », Jo Musiani, philosophe bruxellois. Voilà une belle phrase.

JEROME : « Le ciel est trop haut, la terre est trop basse, seul le bar est à ma hauteur ». Quelle excuse géniale.

RICHARD BOHRINGER : Formidable non ?

JEROME : Ecoutez, on la ressortira.

JEROME : Qu'est-ce que vous avez trouvé dans les bars ?

RICHARD BOHRINGER : Les autres. Au summum de leur forme.

JEROME : Des hommes en forme. Dernière boule.

RICHARD BOHRINGER : Allez. « Les bons amants se sont les femmes qui les construisent. Les hommes il faut tout leur apprendre et surtout leur laisser croire le contraire ».

JEROME : Vous n'êtes pas d'accord.

RICHARD BOHRINGER : Ce n'est pas faux.

JEROME : Ce n'est pas faux hein.

RICHARD BOHRINGER : Non.

JEROME : Vous avez été coureur de jupons ?

RICHARD BOHRINGER : Oui, bien sûr. Ce n'est pas faux ça.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Richard Bohringer le 2 juin sur la Deux

JEROME : Dieu non, mais le coup des femmes.

RICHARD BOHRINGER : J'aime leur esprit aussi. C'est vrai que... venir passer 4 saisons, vous passez 4 saisons ici...

JEROME : Mais quel amour ! Les gens vous embrassent.

RICHARD BOHRINGER : Oui.

JEROME : Vous croyez que vous avez touché autant de gens parce que vous avez pris des coups de hache et qu'eux aussi, et que nous aussi.

RICHARD BOHRINGER : Oui, je pense que c'est ça, je ne suis qu'un passeur, c'est ce que je dis, quand je parle de moi je parle des autres et je ne parle pas d'émotions particulières, particulièrement... le chagrin d'amour il fait mal à tout le monde, le manque de boulot, il fait mal à tout le monde. C'est aveugle tout ça. Ah, le Méridien.

JEROME : Votre hôtel. Ce fut un plaisir.

RICHARD BOHRINGER : Et bien moi aussi.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Richard Bohringer le 2 juin sur la Deux